complétaient l'effet de la purification et devenaient pour eux un gage de la félicité éternelle. Non-seulement ils étaient admis parmi les dieux, mais ils constituaient avec eux une société d'élus qui régnait sur les morts; car les mystères, en révélant aux hommes le véritable but de la vie, les préparaient par cela même à la mort. »

« Mourir, écrit Plutarque, c'est être initié aux grands mystères... Toute notre vie n'est qu'une suite d'erreurs, d'écarts pénibles, de longues courses par des chemins tortueux et sans issue. Au moment de la quitter, les craintes, les terreurs, les frémissements, les sueurs mortelles, une stupeur léthargique viennent nous accabler; mais, dès que nous en sommes sortis, nous passons dans des prairies délicieuses où l'on respire l'air le plus pur, où l'on entend des concerts et des discours sacrés, enfin où l'on est frappé de visions célestes. C'est là que l'homme, devenu parfait par sa nouvelle initiation, rendu à la liberté, vraiment maître de lui-même, célébre, couronné de myrte, les plus augustes mystères, converse avec des âmes justes et pures, et voit avec mépris la troupe impure des profanes, toujours plongée et s'enfonçant d'elle-même dans la boue et dans d'épaisses ténèbres. »

Bien des siècles avant Plutarque, le rhéteur Andocides disait aux Athéniens, ses juges : « Vous êtes initiés et vous avez contemplé vos rites sacrés, célébrés en l'honneur des Déesses, afin que vous punissiez ceux qui commettent l'impiété, et que vous sauviez ceux qui se défendent de l'injustice. »

Il est vrai que, de leur côté, les philosophes sceptiques ne voyaient dans les cérémonies des mystères que de pures momeries, et Diogène se demandait avec raison si le sort du brigand Patécion, parce qu'il était initié, serait meilleur que celui d'Épaminondas, qui ne l'avait point été. Mais l'époque de Diogène et d'Épaminondas est déjà l'époque de la décadence religieuse de la Grèce, et il n'est pas douteux que la piété convaincue des anciens mystes n'eût fait place dès lors à une vaine pratique.

Une question plus difficile est celle de savoir jusqu'à quel point l'enseignement des mystères avait un caractère rationnel et abstrait pour la généralité des initiés.

« Cet enseignement, dit avec beaucoup de sens M. Maury d'après M. Guigniaut, demeurait attaché aux solennités mêmes, et il en ressortait immédiatement; car il n'en formait pas une partie distincte, destinée à donner le mot d'une énigme longtemps promenée devant les yeux... Il participait du caractère du dogme, qui s'énonce mais ne se démontre pas. Les mystères étaient un énoncé en quelque sorte visible de vérités morales, traduites par des images symboliques. » Cet enseignement indirect ou figuré avait pour soutien une certaine préparation ou instruction préalable, communiquée ou par le mystagogue ou par les prêtres, mais présentée elle-même sous une forme symbolique ou mystique.

Cela revient à ce que dit Théodoret : « Tous ne connaissent pas le sens, la plupart ne voient que la représentation. Les prêtres mêmes ne font qu'accomplir les rites; seul l'hiérophante connaît le sens et le découvre à qui il convient. »

Ce caractère n'est pas, d'ailleurs, particulier aux mystères de la Grèce. D'autres cultes ont eu recours au langage qui parle aux yeux, et l'un de nos poètes nous a laissé l'expression naïve des impressions populaires du moyen âge devant nos cérémonies religieuses, lorsqu'il fait dire à sa mère, comme parafrasant le texte de Théodoret :

Femme je suis povrette et ancienne.
Ne rien ne sçaiz, oneques lettres ne leuz.
Au moustier vois dont suis paraisienne,
Paradis peinct où sont harpes et luz,
Et vug enfer où damnez sont bouluz...
Le bien avoir fais moy, haulte déesse!

C'est tout à fait là le sentiment des fidèles d'Eleusis.

Y avait-il dans les mystères, outre l'enseignement de l'immortalité de l'âme, des représentations ayant pour but de faire comprendre l'unité de Dieu? Ce dogme essentiel reposait-il au fond de toute l'institution?

M. Maury considère cette notion comme ayant fait partie de l'enseignement ésotérique. Il ajoute que des philosophes ayant été revêtus de la charge d'hiérophante, ce qui arriva surtout lors du mouvement des idées platoniciennes, les doctrines nouvelles purent par là pénétrer dans l'enseignement des mystères, et substituer à la vieille théologie les spéculations de la philosophie.

Ici s'arrête la spéculation de M. Maury et de l'école qu'il représente sur la signification des mystères.

Il croit, du reste, que la représentation de la mort de Zagreus, divinité phrygienne, dont l'analogie avec Osiris est si frappante, était devenue, au plus beaux temps de la Grèce, un acte nouveau du grand drame dont les deux premiers actes étaient figurés par les *Eleusinies*. « On s'explique alors, dit-il, comment, en retrouvant à Saïs et dans l'Égypte des mystères, c'est-à-dire des cérémonies analogues à celles qu'ils appelaient ainsi, en reconnaissant des symboles voisins des leurs et des mythes du même ordre, les Grecs crurent que les bords du Nil avaient été le berceau de leurs propres mystères. » Mais M. Maury, qui donne cette explication comme si naturelle, ne dit pas sous l'influence de quelle révolution assez profonde les mystères déjà constitués ont pu subir une modification si considérable. Sans doute le culte de Dionysos prend à certaines époques une place toute nouvelle dans les mystères, et il suffirait du dialogue des *Grenouilles* d'Aristophane pour nous faire connaître où était tombée dès lors la dévotion des dames d'Athènes. Mais la constatation de cette phase de l'histoire des mystères ne prouve nullement que les rites eussent été modifiés dans leur substance.

Bien au contraire de M. Maury, M. Lenormant croit que la symbolique éleusinienne, dont les rapports mystiques demeureraient une énigme à peu près indéchiffrable si l'on continuait à s'en tenir aux témoignages de l'antiquité, reçoit de l'étude du *Rituel funéraire égyptien* une lumière inattendue. C'est là qu'on apprend que la science est aussi nécessaire que la vertu pour assurer la destinée bienheureuse de l'âme humaine, et le travail que l'âme doit accomplir, soit dans cette vie, soit dans l'autre, afin d'acquérir la science, a pour symbole l'exercice de l'agriculture. La science est une nourriture pour l'âme, de même que le blé est la nourriture du corps. On n'obtient le blé qu'en confiant le grain à la terre entr'ouverte par la charrue, et en recueillant, lorsqu'elle est mûre, la nouvelle moisson, produit de la semence. C'est une série d'opérations semblables que l'âme doit passer pour parvenir à la science, condition de la béatitude : aussi est-elle représentée dans le *Rituel* comme pratiquant l'agriculture et recueillant la nourriture spirituelle qui doit la mettre en état de résoudre les énigmes que lui proposeront les juges de l'Amenti.

M. Lenormant explique ainsi le rite préparatoire du mystère d'Eleusis. Passant ensuite au premier acte du drame, il nous montre, d'après le *Rituel*, l'âme, engagée dans l'autre vie à la recherche de la béatitude, et traversant un désert aride où elle succomberait sous la faim si un dieu ne venait à son secours en lui donnant un breuvage qui la désaltère et la fortifie. A la fin de cette première série d'épreuves, elle arrive aux champs Elysées, où elle ouvre le sein de la terre, y dépose le grain dont elle s'était d'abord muni, et récolte une moisson abondante dont le produit lui servira à se prémunir contre les terreurs et les embûches de l'interrogatoire redoutable qu'elle aura à subir devant le tribunal présidé par Osiris, avant de franchir le dernier degré qui la sépare de la béatitude.

Appliqué aux aventures de Cérès, ἐνήστευσα, *j'ai jeûné*, désigne l'abstinence de la déesse pendant son deuil. Ἔπιον τὸν κυκεῶνα, *j'ai bu le cycéon*, n'a pas besoin de commentaire. Le reste, qui commence et finit par la ciste, se rapporte évidemment à l'institution des mystères.

Appliqué aux voyages de l'âme, conformément aux idées égyptiennes, ἐνήστευσα, c'est le danger de mourir de faim que l'âme court dans le désert; ἔπιον τὸν κυκεῶνα rappelle la boisson qui vient au moment le plus critique ranimer ses forces épuisées; et les autres phrases, surtout si l'on rétablit le texte des manuscrits, ἐγγεγράμμενος, imprudemment changé en ἐγγεγραμμένος par M. Lobeck, s'appliquent à la culture des champs Elysées : ἔλαβον ἐκ κίστης, *j'ai pris dans la ciste* la semence mystique que je devais cultiver; ἐγκαρπάσας ἀπεθέμην εἰς κάλαθον, après avoir *labouré* la terre, *j'ai recueilli* la moisson *dans les corbeilles*, καὶ ἐκ καλάθου εἰς κίστην, *et* après cela je l'ai remise *des corbeilles dans la ciste*, c'est-à-dire que j'ai gardé précieusement pour moi, sans les communiquer aux profanes, les fruits de ma première initiation.

M. Lenormant établit de même que les expressions sacrées ἐκ τυμπάνου ἔργον, ἐκ κυμβάλου ἔπιον, ne peuvent s'entendre que de la nourriture spirituelle.

« Le tympanum appartenait, dit-il, à Déo; la cymbale était consacrée à Coré. Le murmure du tympanum pouvait avoir imité le frémissement de Brimo; la cymbale aurait rendu les cris de Proserpine... Ἐκ τυμπάνου ἔργον exprimerait la notion qui résulte du premier inceste, ἐκ κυμβάλου ἔπιον l'enseignement fourni par le second. La première union, celle de la matière inerte et du principe actif qui en est sorti, ne se dégage pas encore des liens du chaos : elle a quelque chose d'épais comme la nourriture solide; le mouvement circulaire du *rhombos* ou du tympanum en captive l'emboîtement et l'embarras. La seconde union, où se développe l'activité croissante de la nature, possède déjà l'élasticité et la force de pénétration de la voix et de l'espèce; par le progrès de l'émanation divine, elle devient fluide comme une boisson; les ondes sonores produites par la percussion de la cymbale en sont l'emblème ingénieux. »

Dans le même système, la phrase ἐπεφορέσαμεν, *j'ai porté le cernos*, doit s'appliquer à la scène qui suit les deux incestes, celle de Dionysos déchiré par les Titans. M. Lenormant donne ici à κέρνος (rapporté à κρίνω, *cerno, discerner*) le même sens qu'à λίκνος, *crible*, *van*. Il l'applique à la dispersion des membres du dieu.

C'est ainsi que l'éminent archéologue interprète la seconde partie du drame d'Eleusis. Il fait remarquer que la religion égyptienne, dans son sanctuaire le plus auguste, et au point de départ des émanations divines, nous montre de même un *dieu mari de sa mère* : ce Jupiter lubrique et le bélier, à la nature duquel il s'associe, se trouvent également à Thèbes.

Nous ne suivrons pas plus loin cette comparaison; nous dirons seulement que la connaissance des institutions et des dogmes de l'Égypte ne fut point étrangère à l'établissement des mystères de la Grèce. Ajoutons, au sujet du dernier acte de la représentation d'Eleusis, que, de la même manière, lorsque le mort égyptien offre aux dieux de l'Amenti l'image du καστός funèbre, il identifie son sort avec le renouvellement indéfini de la nature.

De plus amples développements ont, du reste, été donnés sur ces analogies des mystères de la Grèce et des idées égyptiennes dans une analyse du système de M. Lenormant, par M. J. Larocque (*l'Institut*, 2e section, octobre 1859). Un numéro du même journal (janvier 1865) contient le résumé des résultats fort intéressants des recherches exécutées par M. François Lenormant, après la mort de son illustre père, sur la voie Eleusinienne, la voie sacrée suivie dans la procession d'Athènes à Eleusis. Les témoignages des anciens nous avaient appris que des stations avaient lieu, sur cette voie, devant les héroons de Zarès, l'inventeur de la musique, d'Hippopon et d'Eumolpe. M. François Lenormant avait été assez heureux, à la date de 1865, pour retrouver les débris de ces deux derniers monuments.

— II. Petites Eleusinies ou mieux petits mystères. « On ne sait, écrit M. Guigniaut, auquel nous devons le travail le plus complet et le plus judicieux sur les mystères anciens, rien de précis sur les rites et les cérémonies dont se composaient les petits mystères. Et c'est fort arbitrairement, comme l'a démontré très-fondamentalement M. Lobeck, que Sainte-Croix, et, d'après lui, M. Creuzer, en ont tracé le tableau. Il est fait mention seulement d'une manière positive d'une purification ou lustration accomplie sur les bords de l'Ilissus. Des rites expiatoires, des abstinences s'y joignaient sans doute, et divers préludes, que nous ignorons ou qui sont vaguement indiqués, à la célébration des grands mystères et à l'initiation proprement dite qui y avait lieu. Quant à la fête des petites *Eleusinies*, on peut tout au plus conjecturer, avec Preller, qu'elle était du genre orgiastique et mimique, comme les fêtes mystérieuses en général, qu'elle se célébrait en partie la nuit, et qu'en partie aussi elle se rapportait au culte des morts, ce qui la rapproche d'autant plus des Anthestéries, dont le dieu semble y avoir été associé avec Proserpine. Ces deux fêtes consécutives devaient, si je ne me trompe, consacrer, par la légende mise en action de ces deux divinités revenues des sombres demeures et par l'image de leur union sur la terre qu'elles embellissent à l'envi, le passage de l'hiver au printemps, le rajeunissement de la nature et l'espérance d'une vie nouvelle promise indirectement au trépassé dans cette résurrection périodique. »

Ainsi les petits mystères tenaient, pour une grande partie, des grands, et en différaient peu soit par le fond, soit par la forme. Pourquoi donc avaient-ils été institués, puisqu'ils n'étaient guère qu'une répétition abrégée des premiers? Voici la légende de leur origine : ainsi que nous l'avons dit plus haut, Hercule, passant à Eleusis pendant les solennités, demanda l'initiation; mais sa qualité d'étranger était un obstacle insurmontable. Cependant, comme il avait rendu de grands services aux Athéniens, Eumolpe, qui ne voulait pas répondre à sa demande par un refus, institua de nouvelles cérémonies qu'il appela *mieru* (petites), auxquelles le héros assista, croyant assister aux cérémonies ordinaires. C'est une fable sans portée, bonne tout au plus pour satisfaire la curiosité des enfants athéniens qui demandaient avec l'insistance naturelle à leur âge pourquoi il y avait de grands et de petits mystères.

Dans les petits mystères, à partir d'une époque que l'on ne peut assigner, la purification se fit par le moyen de l'air et eut pour emblème le van (λίκνος), porté en conséquence dans la procession d'Iacchus parmi les symboles mystiques. Celui qui voulait se purifier s'élançait dans l'air, dit Servius, en lâchant de saisir un phallus fait avec des fleurs et suspendu à une branche de pin entre deux colonnes. On prononçait aussi sans doute en même temps des formules purificatoires.

Le mythe que rappellent les *Eleusinies*, soit dans les fêtes d'automne, soit dans celles du printemps, a un caractère élevé et universel. Le passage incessant de la vie à la mort et de la mort à la vie, voilà ce que symbolisent ces doubles solennités. Le grain de blé, qu'on l'appelle simplement blé ou qu'on en fasse une divinité sous le nom de Cérès, est l'image de la résurrection aussi bien des corps que des âmes, de cette palingénésie enseignée par l'antiquité ainsi bien palenne que chrétienne. On retrouve le grain de blé, pour la démonstration du même dogme, dans l'Evangile et dans la loi des Perses. Nous ne saurions mieux résumer tout ce que nous avons dit qu'en citant des fragments des hymnes à Cérès et à Proserpine, qui étaient sans doute récités dans les cérémonies des grands et des petits mystères.

Voici d'abord la fin de l'hymne à Proserpine :

« Auguste déesse, souveraine de tous les êtres, vierge qui prodigues les fruits, déesse à la douce clarté, aux cornes recourbées, seule désirable aux mortels, messagère du printemps, te plaisant aux parfums des prairies, révélant ton corps sacré dans les pousses vertes qui promettent les moissons et ravive pour la couche nuptiale aux jours de l'automne; toi qui seule es la vie et la mort pour les misérables mortels, toi justement nommée Persephoné, car tu produis et m'détruis sans cesse, exauce nos vœux, ô bienheureuse déesse, envoie-nous les fruits du sein de la terre, fais fleurir parmi nous la paix, la douce santé, accorde-nous une vie fortunée qui nous conduise par une heureuse vieillesse à ta demeure, ô reine! et à celle du tout-puissant Pluton. »

Citons encore quelques passages de l'hymne à Cérès, qui est conçu dans le même esprit.

À DÉMÉTER ELEUSINIA.
Offrande de parfums.

« Déo, mère de tous les êtres, divinité aux mille noms divers, auguste Déméter, nourrice des jeunes gens, toi qui donnes le bonheur et la richesse, qui fais croître les espèces prodigues tous les biens, qui te plais à la paix, aux pénibles travaux des champs, qui répands les semences, qui entasses les gerbes, qui bénis l'aire, qui jaunis les moissons, qui as choisi ta demeure dans les saints vallons d'Eleusis, aimable et charmante déesse qui nourris tous les mortels, qui, la première, as fait plier sous le joug le bœuf laboureur et donné aux hommes le meilleur et le plus doux des aliments; toi qui favorises la végétation, qui partages les autels de Bacchus et jouis de brillants honneurs, qui portes dans tes mains les flambeaux, qui es pure, qui fais la joie de la faucille moissonneuse, *toi qui habites sous terre et qui ensuite reparais à la lumière...*, mère féconde..., vierge auguste qui nourris les générations... viens, bienheureuse et sainte déesse, viens, chargée des trésors de la moisson, amenant avec toi la paix, le bon ordre, la richesse féconde en jouissances, et la santé, reine de tous les biens. »

On voit tout ce que la philosophie dut demander aux mystères, et tout ce que le christianisme lui-même leur a emprunté à son tour. Faire la part à chaque influence est une tentative téméraire; mais il faut reconnaître les causes différentes qui ont eu une influence plus ou moins grande dans la formation des philosophies et des religions. Tout se tient dans la nature et aussi dans l'histoire de l'esprit humain.

Les *Eleusinies* duraient longtemps. Sous le règne de l'empereur Adrien, elles furent transportées d'Eleusis à Rome, où on les célébra avec les mêmes cérémonies qu'en Grèce, mais avec plus de liberté et plus de licence; elles subsistèrent dans cette ville jusqu'au règne de Théodose le Grand, qui les abolit entièrement. Elles avaient duré plus de dix-huit siècles, selon les marbres.

V. *Hymnes homériques*, cités ci-dessus; Elien, *Platon, passim*; Cicéron, *Lois*, II, c. XIV; Pausanias, X, c. XXII. Et parmi les ouvrages modernes : Creuzer, *Symbolique*; Preller, au mot Eleusinia dans l'*Encyclopédie classique* de Pauly; Maury, les *Religions de la Grèce ancienne*.

ÉLEUSIS s. f. (é-leu-ziss — nom mythol.). Entom. Genre d'insectes coléoptères pentamères, de la famille des brachélytres, dont l'unique espèce habite Madagascar.

ELEUSIS, ville de l'Attique ancienne, à 15 kilom. N.-O. d'Athènes, près du golfe Saronique, sur l'extrémité E. d'une hauteur rocheuse parallèle au rivage et séparée à l'O. par une petite plaine des pentes du mont Kerata. Cette ville, dont la fondation remonte aux temps les plus reculés, dut sa célébrité aux mystères de Cérès et de Proserpine et aux mystères qui y étaient célébrés en l'honneur de ces deux déesses, et qui passèrent pour les plus sacrés de la Grèce jusqu'à la chute du paganisme. C'était un des douze États originaires de l'Attique (v. Eleusinies).

Eleusis possédait un temple immense et plusieurs grands et beaux édifices. Sous la domination romaine, la célébration de ses mystères lui valut une grande prospérité. Elle fut détruite par Alaric, en 396. Spon et Wheler, qui la visitèrent en 1676, la trouvèrent entièrement désertée. Dans le siècle suivant, elle fut habitée de nouveau, et c'est aujourd'hui un pauvre village nommé Eleusina ou Levsina, corruption du mot Eleusis. Il a repris son antique dénomination d'Eleusis en vertu d'un décret qui a restitué aux principales localités de la Grèce leurs noms classiques de l'antiquité.

« Cette ville, dit Burnouf, est entièrement déchue de son antique splendeur : ses monuments sont tous détruits jusque dans leurs fondements; son port est ruiné; ses tombeaux n'existent plus; il n'y a plus de statues d'aucune sorte; quelques familles albanaises, comprenant à peine le grec vulgaire, habitent de mauvaises masures le long d'une colline au bord de la mer. C'est un des lieux qui ont passé par le plus de mains. Il y a sur la hauteur quelques pierres pélasgiques; à côté d'elles, des constructions helléniques; au pied de la colline, les restes de la jetée qui protégeait le port contre les vents de l'ouest; les ruines des Propylées sont de reconstruction romaine. Les barbares de la grande invasion n'ont laissé aucune trace de leur passage; mais la tour qui domine Eleusis est une tour franque. On trouve dans le village plus d'une maison qui date de la domination des Turcs et se recouvrait à la forme de ses arcades. Les ruines d'Eleusis sont peu intéressantes : quelques pierres helléniques, quelques aires de maisons sur les rochers. »

Les villes tant soit peu importantes de la Grèce entretenaient des conducteurs ou des sortes de guides appelés *mystagogues* : ils étaient établis par le magistrat même, afin d'indiquer aux voyageurs tous les monuments et tous les objets dignes de leur attention. Ces conducteurs prétendaient tout expliquer, et, quand ils ne pouvaient se tirer d'embarras par une vérité, ils en sortaient par un mensonge. A Eleusis les mystagogues montraient aux étrangers un champ nommé *Rharia*, dont on ne devait, selon eux, approcher qu'avec le plus religieux respect, parce qu'il avait servi aux premiers essais de l'agriculture; c'est là, disaient-ils, qu'on réunissait la semence de l'orge dont Cérès fit présent aux Athéniens. Mais d'autres mystagogues montraient aussi d'autres champs qui, comme le Rharia d'Eleusis, avaient servi aux mêmes essais. Toutes les peuplades de la Grèce avaient des traditions particulières qui se détruisaient les unes les autres à force de se contredire; on y voyait ainsi que les habitants de Sciron, au rapport de Plutarque (*Præc. connubial.*), prétendaient que leurs terres avaient été cultivées avant celles d'Eleusis, et que chez eux les premiers furent les premiers défrichements et les plus anciens monuments de l'agriculture. Toujours est-il que l'honneur des fêtes de Cérès et la célébration des mystères de la déesse demeura à Eleusis par le consentement des Athéniens.

Indépendamment des trois cantons qui formaient le district d'Athènes (la *Diacrie* ou pays montagneux, la *Paralie* ou plage maritime, et le *Pédion* ou la campagne même d'Athènes), on y avait encore incorporé, dès la plus haute antiquité, tout le territoire d'Eleusis, qui formait originairement un royaume particulier et indépendant; c'est-à-dire, en termes moins exagérés, le domaine très-borné de quelque petit chef de la classe de ceux qui s'étaient fort multipliés dans la Grèce aux temps héroïques et que l'on appelait rois.

Les habitants d'Eleusis se soumirent volontairement à la domination d'Athènes, à condition qu'on leur accordât les droits dont jouissaient les autres peuplades de la république, et le privilége de célébrer exclusivement les mystères de Cérès et de Proserpine, qui devinrent pour eux une source intarissable de richesses; car ils avaient la même position que les habitants de Delphes dans les temps anciens, ou de certaines villes à sanctuaires dans les temps modernes : ils tiraient les plus grands profits du besoin qu'avaient alors les hommes de célébrer ou de voir célébrer les fêtes de Cérès à Eleusis, comme ils ont eu besoin depuis de se rendre en pèlerinage à Jérusalem ou à la Mecque.

Maintenant, quelle est la véritable signification du nom d'Eleusis? Les mystères l'ont-ils emprunté à la ville? ou n'est-ce pas la ville qui s'est formée autour du temple et dont le nom a conservé une alusion à la pensée religieuse qui formait le fond des mystères et du culte même de Déméter? Malgré une différence d'accent et de désinence qui n'a pas d'importance quant à l'étymologie, la signification du mot grec rend cette dernière hypothèse au moins ingénieuse. En effet, le mot ἔλευσις se rattache au verbe ἐλεύειν, venir, et, par un rapport assurément fort remarquable, la même racine se retrouve dans le nom de deux divinités, dont l'une, Ἐλευθώ, présidait à la naissance, et l'autre, Ἐλευθερός, qui fait du reste partie de la légende éleusinienne, personnifie la génération.

ELEUTER (Georges), peintre polonais du XVIIe siècle. On ignore la date de sa naissance et celle de sa mort; on sait seulement qu'il fut en grande faveur auprès du roi Jean Sobieski, qui le choisit pour son peintre ordinaire. Eleuter exécuta plusieurs portraits de ce prince, entre autres celui dont la gravure, faite en 1692 à Varsovie par Charles de La Haye, a servi de type pour toutes les planches qui représentent le sauveur de Vienne. Parmi les œuvres du même artiste, qui existent encore à Varsovie, nous citerons : *Sainte Anne*, dans l'église du même Eleusina ou Levsina, corruption du mot Eleusis. Il a repris son antique dénomination d'Eleusis en vertu d'un décret qui a restitué aux principales localités de la Grèce leurs noms classiques de l'antiquité.

« Cette ville, dit Burnouf, est entièrement déchue de son antique splendeur : ses monuments sont tous détruits jusque dans leurs fondements; son port est ruiné; ses tombeaux n'existent plus; il n'y a plus de statues d'aucune sorte; quelques familles albanaises, comprenant à peine le grec vulgaire, habitent de mauvaises masures le long d'une colline au bord de la mer. C'est un des lieux qui ont passé par le plus de mains. Il y a sur la hauteur quelques pierres pélasgiques; à côté d'elles, des constructions helléniques; au pied de la colline, les restes de la jetée qui protégeait le port contre les vents de l'ouest; les ruines des Propylées sont de reconstruction romaine. Les barbares de la grande invasion n'ont laissé aucune trace de leur passage; mais la tour qui domine Eleusis est une tour franque. On trouve dans le village plus d'une maison qui date de la domination des Turcs et se recouvrait à la forme de ses arcades. Les ruines d'Eleusis sont peu intéressantes : quelques pierres helléniques, quelques aires de maisons sur les rochers. »

Les villes tant soit peu importantes de la Grèce entretenaient des conducteurs ou des sortes de guides appelés *mystagogues* : ils étaient établis par le magistrat même, afin d'indiquer aux voyageurs tous les monuments et tous les objets dignes de leur attention. Ces conducteurs prétendaient tout expliquer, et, quand ils ne pouvaient se tirer d'embarras par une vérité, ils en sortaient par un mensonge. A Eleusis les mystagogues montraient aux étrangers un champ nommé *Rharia*, dont on ne devait, selon eux, approcher qu'avec le plus religieux respect, parce qu'il avait servi aux premiers essais de l'agriculture; c'est là, disaient-ils, qu'on réunissait la semence de l'orge dont Cérès fit présent aux Athéniens. Mais d'autres mystagogues montraient aussi d'autres champs qui, comme le Rharia d'Eleusis, avaient servi aux mêmes essais. Toutes les peuplades de la Grèce avaient des traditions particulières qui se détruisaient les unes les autres à force de se contredire; on y voyait ainsi que les habitants de Sciron, au rapport de Plutarque (*Præc. connubial.*), prétendaient que leurs terres avaient été cultivées avant celles d'Eleusis, et que chez eux les premiers furent les premiers défrichements et les plus anciens monuments de l'agriculture. Toujours est-il que l'honneur des fêtes de Cérès et la célébration des mystères de la déesse demeura à Eleusis par le consentement des Athéniens.

Indépendamment des trois cantons qui formaient le district d'Athènes (la *Diacrie* ou pays montagneux, la *Paralie* ou plage maritime, et le *Pédion* ou la campagne même d'Athènes), on y avait encore incorporé, dès la plus haute antiquité, tout le territoire d'Eleusis, qui formait originairement un royaume particulier et indépendant; c'est-à-dire, en termes moins exagérés, le domaine très-borné de quelque petit chef de la classe de ceux qui s'étaient fort multipliés dans la Grèce aux temps héroïques et que l'on appelait rois.

Les habitants d'Eleusis se soumirent volontairement à la domination d'Athènes, à condition qu'on leur accordât les droits dont jouissaient les autres peuplades de la république, et le privilége de célébrer exclusivement les mystères de Cérès et de Proserpine, qui devinrent pour eux une source intarissable de richesses; car ils avaient la même position que les habitants de Delphes dans les temps anciens, ou de certaines villes à sanctuaires dans les temps modernes : ils tiraient les plus grands profits du besoin qu'avaient alors les hommes de célébrer ou de voir célébrer les fêtes de Cérès à Eleusis, comme ils ont eu besoin depuis de se rendre en pèlerinage à Jérusalem ou à la Mecque.

Maintenant, quelle est la véritable signification du nom d'Eleusis? Les mystères l'ont-ils emprunté à la ville? ou n'est-ce pas la ville qui s'est formée autour du temple et dont le nom a conservé une alusion à la pensée religieuse qui formait le fond des mystères et du culte même de Déméter? Malgré une différence d'accent et de désinence qui n'a pas d'importance quant à l'étymologie, la signification du mot grec rend cette dernière hypothèse au moins ingénieuse. En effet, le mot ἔλευσις se rattache au verbe ἐλεύειν, venir, et, par un rapport assurément fort remarquable, la même racine se retrouve dans le nom de deux divinités, dont l'une, Ἐλευθώ, présidait à la naissance, et l'autre, Ἐλευθερός, qui fait du reste partie de la légende éleusinienne, personnifie la génération.

ELEUTER (Georges), peintre polonais du XVIIe siècle. On ignore la date de sa naissance et celle de sa mort; on sait seulement qu'il fut en grande faveur auprès du roi Jean Sobieski, qui le choisit pour son peintre ordinaire. Eleuter exécuta plusieurs portraits de ce prince, entre autres celui dont la gravure, faite en 1692 à Varsovie par Charles de La Haye, a servi de type pour toutes les planches qui représentent le sauveur de Vienne. Parmi les œuvres du même artiste, qui existent encore à Varsovie, nous citerons : *Sainte Anne*, dans l'église du même Eleusina ou Levsina, corruption du mot Eleusis. Il a repris son antique dénomination d'Eleusis en vertu d'un décret qui a restitué aux principales localités de la Grèce leurs noms classiques de l'antiquité.

ELEUTH ou **OLOTE**, dialecte mongol. V. KALMOUK.

ELEUTHER, fils d'Apollon et d'Éthuse, fonda la ville d'Eleutherie, en Béotie; éleva le premier une statue en l'honneur de Bacchus et propagea le culte de ce dieu. — Un autre Eleuther, un des neuf curètes de la Crète, donna à cette île le nom d'Eleuthérie et y fonda une ville appelée Eleuthera.

ELEUTHERA, île de l'Amérique centrale, appelée aussi *Alabaster*, faisant partie de l'archipel des Lucayes et située entre l'île de San-Salvador au S.-E. et l'île Abaco au N.-O., par 24° 38′ de lat. N. et 72° 29′ de long. O.; superficie, 255 kilom. carrés; pop., 3,400 hab. C'est l'île la plus fertile du groupe. Récolte abondante d'ananas et de coton.

ÉLEUTHÉRANTHÈRE adj. (é-leu-té-ran-tè-re — du gr. *eleutheros*, libre, et *d'anthère*). Bot. Dont les anthères ne sont pas soudées ensemble. ‖ On dit aussi ÉLEUTHÉRANTHERÉ, RE.

— s. f. Plante de Saint-Domingue.

ÉLEUTHÉRATE adj. (é-leu-té-ra-te — du gr. *eleutheros*, libre). Entom. Se dit des insectes qui ont la mâchoire libre.

— s. m. pl. Ordre d'insectes caractérisé par une mâchoire libre, nue, portant des palpes, lequel ordre correspond exactement aux coléoptères.

ÉLEUTHÉRE s. m. (é-leu-té-re — du gr. *eleutheros*, libre). Hist. Nom que l'on donna aux tombeaux des soldats d'Adraste qui périrent dans la guerre de Thèbes.

— Entom. Genre de coléoptères hétéromères.

ÉLEUTHÈRE (saint), douzième pape, né à Nicopolis, mort à Rome en 192. Il s'appelait *Abondio* et il avait été diacre du pape Anicet lorsqu'il devint souverain pontife en 177, après la mort de saint Soter. Sur la demande de Lucius, roi de la Grande-Bretagne, il envoya des missionnaires pour prêcher dans ce pays. Quelques-uns ont accusé, sans preuves, ce pape d'avoir partagé les opinions des montanistes. Sous son pontificat, l'église, au rapport de Baronius, vit s'élever dans son sein plusieurs hérésies nouvelles. On célèbre sa fête le 26 mai.

ÉLEUTHÈRE (saint), un des compagnons du martyre de saint Denis. Il vivait au IIIe siècle. L'Église l'honore le 9 octobre.

ÉLEUTHÈRE (saint), évêque belge, né à Tournai en 450, mort en 532. Il fut élevé par saint Médard, et devint évêque de Tournai à l'âge de trente-six ans. Eleuthère eut à lutter contre les païens et les hérétiques, et mourut d'une blessure à la tête que lui fit un de ces derniers. On lui attribue une *Profession de foi*, quelques *Sermons* et une prière; mais il n'est pas prouvé que ces opuscules, insérés dans la *Bibliotheca Patrum*, soient réellement de lui. L'Église l'honore le 20 février.

ÉLEUTHÈRE, eunuque et chambellan de l'empereur Héraclius, exarque de Ravenne, mort en 617. S'étant révolté contre l'empereur, il marcha sur Rome à la tête de son armée, et fut, pendant la route, égorgé par ses propres soldats, qui portèrent sa tête à Héraclius.

ELEUTHERI ou **ELEUTECII**, peuple de la Gaule, dans l'Aquitaine Ire, au N. des Cadurci, sur le territoire de la ville de Rodez.

ELEUTHÉRIA, nom sous lequel les Grecs honoraient la liberté comme une divinité. Ce culte fut encore plus célèbre chez les Romains, si amoureux de la liberté qu'ils lui bâtirent plusieurs temples. Les monuments anciens nous ont conservé la figure sous laquelle on représentait ordinairement cette déesse. Elle était quelquefois voilée et quelquefois sans voile, comme dans une médaille de la famille Cassia. Nous la voyons couronnée du laurier dans deux médailles de la famille Servilia. Une médaille de la famille Sessia la représente avec un bonnet entre deux poignards. Nous retrouvons la même figure sur une médaille de Brutus dans la famille Junia, avec l'inscription : IDIBUS MARTIIS (aux ides de Mars), en mémoire de la mort de J. César. Les médailles impériales représentent la Liberté en pied. Une médaille de Galba la montre avec l'inscription : LA LIBERTÉ PUBLIQUE : c'est une femme qui tient de la main droite un bonnet et de la gauche une pique ou une verge *dont* les maîtres frappaient leurs esclaves lorsqu'ils voulaient les rendre libres. Dans une médaille de Claude, nous voyons la Liberté avec l'inscription : LIBERTAS AUGUSTA : elle tient un bonnet de la main droite et elle étend la gauche. La Liberté rétablie (*Libertas restituta*) se trouve en la même forme sur une médaille de Vitellius.

Eleuthéria était aussi le nom d'une fontaine voisine d'Argos où les prêtresses de Junon puisaient l'eau nécessaire à leurs sacrifices.

ÉLEUTHÉRIDE s. f. (é-leu-té-ri-de — du gr. *eleutheros*, libre). Entom. Genre d'insectes coléoptères hétéromères, de la famille des ténébrionites, dont l'unique espèce habite Java.

ELEUTHÉRIE s. f. (du gr. *eleutheros*, libre; *eleutheria*, liberté). Sorte de gouvernement d'anciennes républiques grecques. — Selon Curtius, ce mot appartient à la même famille que le latin *liber* et l'osque *luefreis*, qui a le même sens; leur racine commune serait le sanscrit *lub*, *lib*, *lubh*, *libh*, plaire, d'où le latin *libet*, il plaît, il est permis. Le *bh* primitif se serait changé en *th*, et il y aurait, entre le grec *eleutheros* et le latin *liber*, le même rapport qu'entre le grec *eruthô*, je rougis, et le latin *ruber*, rouge.

ÉLEUTHÉRIE s. f. (é-leu-té-ri — du gr. *eleutheria*, liberté). Antiq. gr. Gouvernement libre d'un État indépendant : *Les savants prétendent que l'*ÉLEUTHÉRIE *disait quelque chose de plus que l'autonomie*. (Monteuq.)

— Plur. Fêtes qui se célébraient tous les ans dans la plaine de Platée, en mémoire de la victoire d'Aristide et de Pausanias sur les Perses, et qui consistaient en un sacrifice de taureaux nors à Jupiter, en éloges et en libations sur la tombe des héros morts pour la liberté de la Grèce, en jeux, etc. ‖ Fête célébrée par les Samiens en l'honneur de l'Amour. ‖ Fête que les affranchis célébraient le jour où ils recevaient leur liberté.

— Bot. Syn. de NECKÈRE, genre de mousses.

ÉLEUTHÉRIÉES s. f. pl. (é-leu-té-ri-é — du gr. *eleutheros*, libre). Zooph. Division du groupe des némazoaires, comprenant les espèces qui ont les zoadules libres.

ÉLEUTHÉRIEN adj. m. (é-leu-té-riain — du gr. *eleutheros*, libre). Mythol. gr. Surnom de Jupiter honoré dans les éleuthéries. ‖ Surnom de Bacchus, que les Romains traduisirent par le mot *Liber*, lequel signifie aussi libre.

ÉLEUTHÉROCILICES. Peuple de la Cilicie qui vivait sous un gouvernement libre, ce qu'indique son nom, formé du grec *eleutheros*, libre.

ÉLEUTHÉRODACTYLE adj. (é-leu-té-rode-kti-le — du gr. *eleutheros*, libre; *daktulos*, doigt). Zool. Qui a les doigts libres.

— s. m. Erpét. Genre de batraciens formé aux dépens des rainettes, et plus connu sous le nom d'HYLODE. V. ce mot.

— s. m. pl. Ordre de la classe des mammifères marsupiaux, comprenant des animaux qui ont les do